

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 41

Artikel: Le pouvoir de la coquetterie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199599>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Que fâ-tou quie ? Isancro dè tâdié que t'é ? se l'âi fâ.

— Oh ! attiutadè, noutron maitro, y'apprei-gno à nadzi ! * *

Le pouvoir de la coquetterie.

Il faut rendre cette justice aux Vaudoises : elles ne sont pas autrement portées vers la coquetterie. Mais lorsque ce petit travers les tient, c'est très fortement. Le célèbre chirurgien, Mathias Mayor, — le César Roux du commencement du XIX^{me} siècle, — le constate quelque part dans ses écrits. Il raconte qu'il fut appelé à soigner une jeune et jolie Lausannoise qui s'était brisée la clavicule en deux.

Cette dame se lamentait, non pas précisément à cause de cet accident, mais à l'idée qu'elle ne pourrait plus se décolleter sans offrir une déformation osseuse. Mayor lui avait dit qu'il n'existait aucun appareil capable d'obvier sûrement à la défectuosité du *col*. Le seul moyen était de maintenir ou de faire maintenir, à l'aide des doigts, les deux fragments de la fracture.

Alors la blessée, ne se fiant à personne, pour cela, eut la constance et le courage de tenir, pendant trois semaines, son épaule brisée avec ses doigts, nuit et jour, sans manifester la moindre fatigue. C'était, comme on le voit, une coquette héroïque.

L'ami de l'homme.

Sous ce titre, un journal parisien publie, à propos de chiens, un article que précèdent de judicieuses considérations sur la vie si contraire à la nature, si ridicule même que nous vivons aujourd'hui. Tout le monde s'en plaint ; chacun peste après la fièvre qui nous agite sans aucun profit, mais, pauvres moutons que nous sommes, nous courons au précipice parce que notre voisin en fait autant et nous nous excusons, disant : « Que voulez-vous, c'est la vie ; nous n'y pouvons rien changer. » Ah ! certes, la vie a bon dos.

Voici donc ce que dit, dans le *Petit Parisien*, M. Lagardère :

« Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, a-t-on dit, c'est le chien.

» De cette paradoxale boutade, où il entre à la fois tant de douleur cachée et de comique colère, il ne faut point s'étonner outre mesure.

» Malgré les besoins sans cesse grandissants de l'existence matérielle, malgré le terrible vertige qui emporte l'humanité tout entière dans le tourbillon du progrès, malgré la fièvre qui oblige les humains à brûler les étapes de leur vie, comme les prodiges brûlent la chandelle par les deux bouts, un sentiment reste au cœur de chacun, un sentiment tenace et profond. On a besoin quand même et malgré tout d'une affection quelle qu'elle soit. — « J'aimais à aimer », dit saint Augustin. Nous en sommes tous là, et ne pouvant parfois, hélas ! aimer nos semblables, que le « struggle for life » impitoyable transforme en concurrents sinon en ennemis, il nous faut bien reporter notre affection sur le seul être vivant qui soit réellement digne de comprendre l'homme, sur le chien.

« Je veux chanter les chiens, les bons chiens », disait Beaudelaire.

L'Histoire, si féconde en enseignements de toute nature, a gardé les noms de quelques chiens qui vraiment méritent largement les honneurs de l'immortalité.

Citons, entr'autres, les deux dogues qui accompagnaient Christophe Colomb dans son premier voyage en Amérique.

Bézerville et *Léoncello* sont restés célèbres. Ils combattaient avec une bravoure qui n'avait

d'égalé que leur effrayante férocité, et les Indiens les redoutaient beaucoup.

Un autre chien, *Moustache*, mourut à Maréngo après avoir sauvé l'armée en dénonçant un mouvement tournant des Autrichiens.

On l'enterra sur le champ de bataille. L'armée entière le pleura et Bonaparte lui fit rendre les honneurs militaires.

En Portugal, une petite chienne française, *Patte-Blanche*, s'illustra en étrangeant un officier portugais qui était parvenu à s'emparer du drapeau du régiment.

Pendant la conquête de l'Algérie, une chienne, *Blanchette*, sauva, par sa sagacité, plus d'une centaine de sentinelles, en dénonçant, par ses aboiements furieux, l'approche des Arabes déguisés en buissons vivants.

Et *Bob* ! le chien des voligeurs de la garde, que les Russes défenseurs de Sébastopol surnommèrent le diable rouge ! Il était infatigable, surveillait tout, remplaçant à lui seul une douzaine de sentinelles, et l'heure du combat venue, bataillant des crocs comme un furieux. Il partageait une juste célébrité avec *Magenta*, le chien du régiment des zouaves de la garde, qui se conduisit si glorieusement à Solférino qu'on lui tailla sur les pattes après la bataille les galons de caporal !

Le caniche noir de Napoléon I^{er} ne lâchait jamais son maître d'une semelle ; on le vit, dix ans durant, galoper parmi la fumée des batailles, dans le sillage de la jument blanche de l'empereur.

Tyras, le dogue d'Ulm, du prince de Bismarck, a eu les honneurs de la caricature.

Il est moins célèbre cependant que *Mox* et *Barry*, les deux héros du mont Saint-Bernard. Le naturaliste allemand Tchudt, le poète autrichien Sehtlin, qui leur devaient la vie, ont célébré leurs louanges et n'ont pas eu tort, car à elles deux ces admirables bêtes, en dix ans, ont sauvé plus de trois cents personnes.

Voilà, n'est-il pas vrai, de nobles exemples, qui suffiraient à faire aimer ce fidèle, intelligent et bon compagnon de l'homme. Il représente en notre siècle de fer et de flamme, une vertu oubliée et qui, de tous temps, fut très rare : le désintéressement.

Nids à microbes. — Un nouvel appareil, expérimenté récemment à Londres, permet de déterminer le poids exact de la poussière contenue, après un temps donné, dans différents tapis, coussins et tentures.

Ces expériences ont permis de calculer que les diverses tentures de la Chambre des communes renfermaient en moyenne 150 grammes de poussière par mètre carré. Sur une des lignes de la banlieue de Londres, on en a extrait 2 kilos 220 grammes des banquettes d'un compartiment de troisième classe. Enfin, au Coronet Theatre, l'appareil a retiré 152 kilogrammes de poussière des tapis et coussins placés dans les corridors et dans les loges.

Boutades.

Deux mamans parlent de leurs filles.

— Alors, madame, vous avez décidé de vouer au piano M^{lle} Elisa ?

— Que voulez-vous, elle ne savait rien faire de ses dix doigts.

Un de nos campagnards discutait bétail avec un député au Grand Conseil.

— Dites-voilà, mossieu le conseiller, je ne sais pas pourquoi on parle tant de cette race bovine, la race Viquerat, qu'on a à présent, ne vaut-elle pas toutes les autres ?

Deux dames causent d'une de leurs amies.

— Hélène a de bien vilaines dents.

— Oui, c'est vrai, mais il lui en reste si peu.

Jeudi soir, au guichet du théâtre, un monsieur étranger paie un billet avec une pièce démonétisée.

— Nous ne prenons pas les mauvaises pièces, lui dit le caissier, en lui rendant son argent.

— Et votre directeur, n'en donne-t-il jamais ?

Entre Gascon et Marseillais.

— Je suis tellement sensible au froid que je m'enrhume du cerveau en passant devant mon armoire à glace.

— Moi, mon bon, c'est encore plus fort ; je me mets à éternuer rien qu'en croisant dans la rue un commissaire-priseur.

Pourquoi un bon mot est-il presque toujours un mot méchant ?

— Parce qu'on ne peut rire sans montrer les dents.

M. N..., retiré des affaires, s'est fait construire une petite villa devant laquelle est un jardinet sans arbres et où la végétation est plutôt chétive.

— Tu n'as pas beaucoup d'ombre ici, observe un ami qui est venu faire visite à M. N...

— Mais comment, mon cher ; en se mettant à plat ventre le long de la bordure de buis, ... on est très bien, je te l'assure.

Deux amis dinaient il y a quelques semaines dans l'un de nos rares restaurants.

Le garçon venait de leur donner l'addition.

— Sapristi, dit l'un des consommateurs, il y a une erreur de cent sous.

— Faut réclamer, observe son camarade.

— Mais, c'est en moins.

— Oh ! alors ne disons rien, le patron renverrait le garçon.

Au téléphone.

Drinn ! drinn !

— Voilà !

— Monsieur le directeur du mont-de-piété, s'il vous plaît ?

— Voici le directeur du mont-de-piété. Que me veut-on, à trois heures du matin ?

— Excusez-moi, monsieur, je viens vous demander l'heure : c'est vous qui avez ma montre.

THÉÂTRE. — Jeudi soir ont eu lieu les débuts de notre nouvelle troupe. L'impression a été excellente. Cependant, une ou deux représentations sont encore nécessaires pour qu'on puisse, sans risque d'injustice, formuler un jugement sur nos artistes. Nous ne parlons, cela va sans dire, que des nouveaux venus. Madame *Plet* et M. *Malavié* sont de vieilles connaissances, dont le retour a fait grand plaisir. Attendons donc à samedi prochain pour confirmer, sans recours, ce sentiment qui, jeudi soir, circulait dans les couloirs : « M. Darcourt, cette année, a bien fait les choses ! » — Demain, dimanche, à 8 h., **Paillasse**, drame en 5 actes de d'Eanery et Fournier.

KURSAAL. — La variété de ses spectacles assure à la salle de Bel-Air la fidélité de ses habitués, auxquels se joignent, à chaque représentation, de nouveaux spectateurs. Un moment on avait pu craindre, pour le Théâtre, la concurrence du Kursaal. Il n'en est rien. Nos deux scènes se partagent très équitablement les faveurs du public qui, lui non plus, ne se plaint pas. Allons, tout est donc pour le mieux.

Tous les dimanches, à 3 heures, **Matinée.**

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

VIN DE VILLENEUVE 1887

A vendre d'occasion, en bloc ou par quantités plus petites, 95 bouteilles vin de Villeneuve 1887. **Qualité excellente.** — S'adresser au Bureau du journal, rue de la Louve, 1.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.